



HAL
open science

Clio réfractaire. L'histoire à l'envers dans l'œuvre de Jules Vallès

Corinne Saminadayar-Perrin

► **To cite this version:**

Corinne Saminadayar-Perrin. Clio réfractaire. L'histoire à l'envers dans l'œuvre de Jules Vallès. Autour de Vallès : revue de lectures et d'études vallésiennes, 2017. hal-03189612

HAL Id: hal-03189612

<https://univ-montpellier3-paul-valery.hal.science/hal-03189612>

Submitted on 6 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Clio réfractaire.

L'histoire à l'envers dans l'œuvre de Jules Vallès (1857-1869)



« Le passé : voilà l'ennemi [...] On mettrait le feu aux bibliothèques et aux musées, qu'il y aurait, pour l'humanité, non pas perte, mais profit et gloire. »
Jules Vallès, « Michel-Ange, Covielle et Rigolo »
Le Nain jaune, 24 février 1867.

« **A**CTUALISTE » passionné, Jules Vallès a vécu, écrit, milité contre l'impérialisme du passé, le vampirisme des morts, l'autorité de l'histoire. Celle-ci représente à ses yeux une menace polymorphe, qui pèse à la fois sur la pensée, la création, l'action. D'un point de vue idéologique, le culte du passé génère le pire des terrorismes intellectuels : alors que Louis-Napoléon Bonaparte réactive la légende napoléonienne et le mythe césarien pour se métamorphoser en « homme providentiel », les républicains vouent un culte fanatique à « nos pères, ces géants », aux grands hommes de Quatrevingt-treize qui eux-mêmes avaient rêvé de ressusciter Rome et Sparte. Conçue comme répertoire de modèles et d'*exempla*, l'histoire empêche d'inventer l'avenir et de fonder une république démocratique et sociale authentiquement moderne ; pensée comme dynamique progressiste, elle sert à justifier les scandales, les impasses et les aberrations du présent. Se déprendre de l'histoire, tuer les morts est le premier geste, et peut-être l'unique, qui soit pour Vallès réellement révolutionnaire.

Sur le plan de la création artistique, l'engouement du XIX^e siècle pour l'histoire a des conséquences non moins préoccupantes : la peinture, la sculpture empruntent obstinément leurs sujets à l'Antiquité ou au Moyen-Âge, le

roman historique fascine le public, cependant que le drame hugolien peuple les scènes de rois, de princes et d'empereurs. La percée « réaliste » – Courbet, Flaubert, les Goncourt – peine à imposer un art du quotidien face aux prestiges des thèmes et des motifs hérités du passé. La génération de Vallès, qui eut vingt ans au Coup d'État, est tout infusée d'un romantisme auquel le prestige de Hugo, l'inflexible exilé, ajoute une aura républicaine souvent irrésistible pour les écrivains opposés à l'Empire. À quoi s'ajoute, corollaire préoccupant, un obsédant traditionalisme formel : les contemporains s'épuisent à recommencer le passé.

Dès lors, rien d'étonnant à ce que Vallès, journaliste et romancier, nourrisse une méfiance aiguë à l'égard des séductions de Clio. Les époques anciennes, Antiquité¹ et Moyen-Âge, sont d'impitoyables despotes, dont il faut secouer la tyrannie par tous les moyens. La seule histoire vivante est contemporaine – elle remonte, au plus loin, à 1789 ; cette histoire révolutionnée doit radicaliser, pour Vallès, la refondation historiographique instaurée par Michelet : totalisante parce que décentrée et déhiérarchisée, elle prend pour objet l'ensemble des acteurs et des faits sociaux, en déconstruisant le mythe des grands hommes et le prestige des grands événements. « La déification du passé n'est pas la garantie de l'avenir [...] Il s'agit d'étudier la vie et non la mort, de regarder en avant et non en arrière ou en haut² ! »

Nécessaire pour ne pas reproduire les désastres de 1848 et de 1851, ce projet militant aboutit à une histoire impossible : les lois sur la presse et l'étroite surveillance de la librairie musellent les journalistes, leur coupent la langue ou les obligent à des contorsions douloureuses. Au moins reste-t-il possible de déconstruire les faux-semblants hypnotiques de l'histoire officielle : à l'éclat épique de la légende napoléonienne, Vallès oppose le théâtre de guignols tristes qui hante les marges du Second Empire. Refoulée, mutique, la mémoire sanglante du coup d'État continue à exercer un sourd travail dans l'intimité même des individus ; le palimpseste du présent laisse transparaître une autre histoire contemporaine, effacée mais non pas disparue, que le travail de l'écrivain cherche à mettre au jour et à délivrer.

1. Cf. Corinne Saminadayar-Perrin, *Modernités à l'antique. Parcours vallésiens*, Paris, Champion, 1999.

2. Jules Vallès, « L'Art populaire », *Le Courrier français*, 20 mai 1866, *Œuvres*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1975, tome I, p. 883.

DÉTOURS : L'HISTOIRE ABSENTÉE

« Le difficile, à l'heure qu'il est, n'est pas de dire, mais de ne pas dire³. » Garrotté, muselé, le journaliste sous haute surveillance se voit contraint à de brusques interruptions, à des silences forcés – dont il se venge par une dramatisation efficace de la parole empêchée. L'hommage funèbre en est un bon exemple. Chroniqueur au *Présent*, Vallès ne peut rendre compte de la trajectoire d'Eugène Sue, l'élu socialiste et l'auteur des *Mystères du peuple*, qui vient de mourir en exil; la prétériton vaut comme dénonciation: « On sait quelle fut la vie d'Eugène Sue. Les journaux l'ont tous racontée; nous n'y reviendrons pas⁴. » Trois mois plus tard, la mort frappe Eugène Cavaignac, qui réprima avec une brutalité inouïe l'insurrection ouvrière de Juin 1848. Le chroniqueur rappelle d'emblée: « Tant qu'il y aura un mois de Juin, on se souviendra de son nom [...] Il ne m'est pas permis de toucher à ce mort illustre que pour lire ses états de service, la date de sa naissance, le jour de son mariage, et l'heure de sa mort⁵. » D'où une stratégie de la subversion: l'article est consacré à une biographie du père, le Conventionnel Jean-Baptiste Cavaignac, et du frère, Godefroy; morale de l'histoire: « Heureux ceux-là qui meurent sans remords! »

Effacés toute leur vie dans l'anonymat, combien d'opposants courageux sont ensevelis dans le silence et l'oubli: « Je les salue, ces morts qui rendirent leur âme avant leur épée [...] Ah! que n'ai-je le droit et le temps d'en parler⁶! » D'où, chez Vallès, une scénographie démonstrative du mutisme forcé; les alexandrins blancs soutiennent de leur scansion dramatique la douleur des aveux: « Je gémis du silence qui m'est imposé », « Combien de morts déjà parmi ceux de mon âge⁷! »

3. J. Vallès, « A un rédacteur en chef », *La Rue*, « Londres », *Œuvres, op. cit.*, p. 772.

4. J. Vallès, « Chronique », *Le Présent*, 16 août 1857, *Œuvres, op. cit.*, p. 48. *Les Mystères du Peuple*, publiés en livraisons, sont sous le coup d'une interdiction par la censure.

5. J. Vallès, « Chronique », *Le Présent*, 15 novembre 1857, *Œuvres, op. cit.*, p. 102.

6. J. Vallès, *Les Réfractaires*, « Les Victimes du livre », *Œuvres, op. cit.*, p. 246. La dernière phrase est un alexandrin bien scandé en monosyllabes.

7. Respectivement dans « Chronique », *Le Présent*, 15 novembre 1857, *Œuvres, op. cit.*, p. 102; « Charles Baudelaire », *La Rue*, 7 septembre 1867, *Œuvres, op. cit.*, p. 976. Moins visible pour cause de césure enjambée, cet alexandrin en forme de promesse: « Je ferai votre portrait ailleurs, ô Blanqui! » (*La Rue*, « La Rue », « De la Croix-Rouge à Vaugirard », *Œuvres, op. cit.*, p. 664).

Au moins reste-t-il loisible de dénoncer le bavardage creux par lequel les boulevardiers recouvrent les discours interdits. Les journalistes et le grand public s'intéressent aux discours académiques? C'est une conséquence du silence imposé au débat politique: « Ah! les luttes de la tribune, les orages de l'assemblée, les fureurs des partis! Qui donc écoutait les harangues académiques au milieu du tumulte gaulois⁸? » La poésie engagée elle-même a perdu « la vigueur et l'éclat⁹ » qui avait fait sa gloire sous la République. Si bien que l'histoire contemporaine se déplace sur des objets apparemment anodins – un compte rendu de *l'Histoire de Sainte-Barbe* de Jules Quicherat¹⁰, à moins que le champ de foire n'ouvre le seul espace possible de liberté dans un pays sous étroit contrôle policier: « On est si gêné partout, que je me tourne avec curiosité vers les existences qui échappent au classement réglementaire, et fuient la règle à travers champs ou le long du ruisseau¹¹. » Dans le même article, Vallès avoue préférer la Foire aux pains d'épices aux réjouissances officielles du 15 août, jour de l'Assomption, Saint-Napoléon et fête nationale sous le Second Empire...

Ces déplacements thématiques s'articulent à une méfiance envers la pompe et le lustre de l'histoire autorisée: le goût pour les « mémoires sûrs et fidèles¹² » vient contrer le travail du légendaire et le prestige du mythe; c'est dans le *Moniteur* de l'année 1848 que Vallès, emprisonné à Sainte-Pélagie pour délit de presse, trouve « douloureuse et frémissante l'histoire de la Seconde République morte à deux pas de son berceau¹³. » La blague révèle le vide des élégies convenues sur les souverains déchus:

... une auberge avec cette enseigne:

À la descente de Louis-Philippe.

Je ne pense guère aux d'Orléans en ce moment.

8. J. Vallès, « Chronique », *Le Présent*, 1^{er} septembre, *Œuvres, op. cit.*, p. 60.

9. J. Vallès, « Les Poètes nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 24 octobre 1864, *Œuvres, op. cit.*, p. 416 ; il s'agit du poète révolutionnaire Joseph Boulmier, auteur, en 1848, de vers écarlates et de rimes brutales défendant la République.

10. J. Vallès, « Les Livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 16 janvier 1865, *Œuvres, op. cit.*, p. 489 ; la tonalité oppositionnelle des extraits cités est évidente, de même que le sujet choisi (Sainte-Barbe servit sous le second Empire de refuge à maints professeurs républicains ayant refusé de prêter serment).

11. J. Vallès, *La Rue*, « Les Saltimbanques », *Œuvres, op. cit.*, p. 707.

12. J. Vallès, « Les Livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 6 septembre 1864, *Œuvres, op. cit.*, p. 383.

13. J. Vallès, « A Messieurs Jules Fabre et Pelletan », *Paris-Journal*, 2 janvier 1969, *Œuvres, op. cit.*, p. 1080.

« *Il s'est assis là, me fait avec mélancolie un homme en habit noir, fané, qui parle comme Béranger, tandis que je l'interroge comme aubergiste.*

– De la viande!

– Il était comme vous voilà...

Nous lui faisons signe que l'inanition nous tue. Il continue à remplacer le bœuf par la mélancolie, et nous sert sa narration pour tout potage¹⁴.

Contre les prestiges de l'épopée ou le sentimentalisme de la nostalgie, Vallès propose une contre-histoire : « Il faut toujours applaudir aux révoltés, surtout quand ils sont vaincus¹⁵. » Histoire en contrebande, qui passe notamment par des choix lexicaux lourds de sens ; le couple action/rêve, par exemple, vaut pour manifeste, dans cet alexandrin bien frappé : « Ma joie est de rêver, mon devoir est d'agir¹⁶ ». Ailleurs, l'écrivain contourne la censure par des effets retors de composition ; dans *La Rue*, la partie intitulée « Souvenirs » privilégie innocemment le temps cyclique de la liturgie et des saisons, cependant que la section « La Servitude » est centrée sur l'histoire récente et les grandes figures de Proudhon ou de Courbet.

Il arrive enfin souvent, chez Vallès, que le point de vue animal autorise un discours historique indirect. Les grands bœufs traversent les campagnes, « surveillés, comme un troupeau de déportés, par des chiens poilus qui font du zèle » ; comme les Français de l'Empire, ils se laissent mener sans résistance, et pourtant... « Si les bœufs avaient toute la force des révoltés, la fureur des désespérés, quel carnage¹⁷ ! » Parfois, dans la foule des résignés se dresse un insurgé, qui prend le maquis et fait de la résistance :

Pendant quinze jours, un bœuf échappé vécut dans la campagne touffue de Vélizy, léchant les arbres avec sa langue, menaçant les hommes avec ses cornes.

14. J. Vallès, « Causerie », *L'Epoque*, 25 octobre 1865, *Œuvres, op. cit.*, p. 565.

15. J. Vallès, « Les Romains nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 20 mars 1864, *Œuvres, op. cit.*, p. 343.

16. J. Vallès, « Les Livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 18 août 1864, *Œuvres, op. cit.*, p. 370 ; voir aussi « cette nature à laquelle reviennent toujours, pour s'y refaire, les blessés de l'action et du rêve » (« Les Livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 14 février 1864, *Œuvres, op. cit.*, p. 324). Le couple action / rêve renvoie au poème des *Fleurs du Mal* intitulé « Le Reniement de Saint-Pierre » ; le poète rejette « un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve », dans un contexte où les allusions politiques à Juin 1848 et au coup d'Etat sont évidentes.

17. J. Vallès, *La Rue*, « Souvenirs », « Le Dernier soir », *Œuvres, op. cit.*, p. 681-682.

Il écrasa deux ou trois enfants, il fallut le chasser comme un lion. On lui envoya dans le cuir deux balles, il tomba foudroyé¹⁸.

Le bœuf révolté se fait lion, cependant que les animaux féroces engagés par les saltimbanques deviennent plus inoffensifs que de gros chiens, ayant « la résignation terne et béate de tous ceux, hommes ou bêtes, qui sont esclaves¹⁹ ». Encore l'insurrection couve-t-elle parfois sous l'apparente résignation: un éléphant prend la fuite, se barricade dans la citadelle de Genève, bombarde ses assiégeants jusqu'à ce qu'on l'abatte « comme une maison un soir de guerre civile²⁰ »; un lion s'évade et menace le château de Saint-Cloud, résidence royale²¹...

HISTOIRES MONSTRES : CLIO CARICATURISTE

Le Second Empire frappe d'interdit une histoire qui le condamne, et qui ne trouve à se dire que par détours, allusions et déplacements. À cette entreprise d'effacement s'ajoute une réécriture orchestrée par la presse officieuse et la propagande gouvernementale: la gloire du régime trouve dans la légende napoléonienne et le mythe césarien un réseau de croyances, de thèmes et de motifs aussi efficaces que recyclables à l'infini.

Aussi Vallès s'attaque-t-il infatigablement aux prestiges de l'épopée qui retouche les petites de l'histoire, en sublime les violences, et en justifie les scandales. L'ouverture des *Réfractaires* réécrit le célèbre deuxième chapitre de la *Confession d'une enfant du siècle*:

Au mythe napoléonien érigé par Musset à grand renfort de métaphores, soleils levants et autres verts épis qui voient la levée en masse d'un peuple autour de son Empereur, s'oppose la concentration du regard sur les opposants ignorés par le romantique, ces "réfractaires" qui partent « quand le soleil n'est pas encore levé » et aiment « leurs prairies vertes, leurs blés jaunes²² ».

18. *Ibid.*, p. 682.

19. J. Vallès, *La Rue*, « Les Saltimbanques », "Les Dompteurs", *Œuvres, op. cit.*, p. 764.

20. J. Vallès, *La Rue*, « Les Saltimbanques », *Œuvres, op. cit.*, p. 759.

21. J. Vallès, *La Rue*, « Les Saltimbanques », *Œuvres, op. cit.*, p. 770.

22. Marie-Françoise Montaubin, *L'Écrivain-journaliste. Un mutant des Lettres*, Saint-Étienne, Les Cahiers intempestifs, 2003, p. 188.

La chanson des bœufs de Pierre Dupont résonne plus fort que les trompettes de la renommée et l'appel des clairons : « Que leur faisaient, à eux, les ébats de nos aigles, au-dessus du monde ? [...] Il ne reconnaissait pas, cet homme des champs, de loi humaine qui pût lui prendre sa liberté, faire de lui un héros quand il voulait rester un paysan [...] Il allait voir les bœufs dans l'étable, puis il partait²³. »

Parallèlement, le travail de l'historiographie dissout les mensonges de la gloire, et rétablit les perspectives faussées par la légende. Si le retour des Cendres et les pèlerinages au champ de bataille de Waterloo attestent de la vitalité du culte napoléonien, celui-ci s'avère progressivement entamé par les travaux des spécialistes et l'œuvre des écrivains (notamment *Les Misérables*, best-seller de l'année 1862) : « L'histoire a crevé le brouillard de fumée et de sang dans lequel se tenait debout encore Napoléon vaincu. Elle a montré petit et cruel celui que d'abord elle avait fait immense²⁴. » L'essor de la caricature opère semblable démythification sur les grandes figures du passé. Daumier propose un « musée curieux », envers des officielles galeries de portraits en hommage aux grands hommes ; ses profils corrigent les tromperies d'une mémoire partisane :

Quiconque a vu le Lameth avec sa mine de cordonnier Simon, son air abêti et féroce, éprouve pour cet ancien galant homme de la Révolution un sentiment de mépris, d'horreur. Je me rappelais pourtant qu'il avait eu jadis l'attitude chevaleresque et que la jeune liberté avait eu pour conscrit cet aristocrate élégant et généreux. Il m'a suffi de regarder la caricature pour oublier le passé et croire que l'histoire avait menti²⁵.

Quant au Second Empire, il représente un dévoiement de l'histoire, une sortie de route, une fantasmagorie angoissante recouvrant (mal) un vide abys-

23. J. Vallès, *Les Réfractaires*, « Les réfractaires », *Œuvres, op. cit.*, p. 138. On reconnaît un écho de la chanson de Pierre Dupont, dont le refrain est resté célèbre : « J'ai deux grands bœufs dans mon étable, / Deux grands bœufs blancs tachés de roux... »

24. J. Vallès, « Le Champ de bataille de Waterloo », article rédigé pour le *Grand dictionnaire universel* de Pierre Larousse qui finalement refusa de l'insérer, *Œuvres, op. cit.*, p. 1085.

25. J. Vallès, « La Caricature », *Le Figaro*, 23 novembre 1865. L'article est consacré à *l'Histoire de la caricature* de Champfleury ; ce passage montre que la tonalité oppositionnelle de l'ouvrage n'a pas échappé au journaliste (cf., dans ce volume, l'analyse de Caroline Julliot).

sal : « Des années passèrent²⁶ », résume Flaubert, englobant cette non-période dans le grand blanc où s'efface *L'Éducation sentimentale*. L'histoire se dit désormais en creux, et en accéléré : « L'Empire se fit, et Napoléon III gouverna, fit la guerre [...] il y eut des changements d'ambassadeurs, des remaniements de cabinets, on appela des hommes nouveaux²⁷. » Histoire hallucinatoire, sans substance et sans signification.

L'épopée n'est pas le seul emplâtre propre à déguiser les trous de l'histoire ; celle-ci perpétue les approximations, les erreurs et les mensonges que dénonce inlassablement Vallès journaliste. Son usage des noms propres ou des toponymes en est un bon exemple. On s'obstine à parler de la bataille de Waterloo, parce que Wellington y écrivit la lettre annonçant sa victoire, alors que le combat se déroula à Mont-Saint-Jean : « Il n'y eut de saigné à Waterloo qu'une volaille grasse pour le souper²⁸. » L'auteur des *Misérables* précise qu'un habitant du village y découvrit le cadavre d'un Français qui avait réussi à franchir les lignes anglaises : « Hugo a cité le nom de Dehoze, et c'est assez pour sa gloire. On ne saura jamais le nom du héros²⁹ ! » Quant aux réputations qui s'attachent aux grands noms, elles relèvent souvent d'une injustice voire d'une malédiction : « L'histoire elle-même, la grande histoire a ses forçats ; hommes à qui la postérité prête des idées ou des crimes qui ne furent jamais les leurs³⁰... »

Plus radicalement, Vallès suggère que l'historiographie se trompe à la fois d'objets et de sources, s'intéressant ainsi à un théâtre d'ombres plutôt qu'aux dynamiques du réel. L'économie joue ainsi dans les sociétés modernes un rôle de tout premier plan, et c'est à la Bourse bien plus qu'aux Tuileries que se décide l'histoire contemporaine :

Les Alexandre, les César, les Charlemagne, les Napoléon, dans toute leur gloire, n'étaient auprès d'elle que des Pygmées [...] C'est là que le philosophe, l'éco-

26. Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale* [1869], Paris, GF, 2001, p. 542.

27. J. Vallès, *Les Réfractaires*, « Les irréguliers de Paris », *Œuvres, op. cit.*, p. 179.

28. J. Vallès, « Le Champ de bataille de Waterloo », article cité, p. 1083. Sur ce texte essentiel, je me permets de renvoyer à mon article « "Le champ de bataille de Waterloo" : usages polémiques du reportage », *Autour de Vallès*, n° 40, « Vallès et le reportage », coordonné par G. Pinson et M. E. Thérenty, 2010, p. 57-72.

29. *Ibid.*, p. 1087.

30. J. Vallès, *La Rue*, « La Servitude », *Œuvres, op. cit.*, p. 807.

nomiste, l'homme d'État doivent étudier les ressorts cachés de la civilisation, apprendre à résoudre les secrets de l'histoire, et à prévoir de loin les révolutions et les cataclysmes³¹.

À ce déclassement des grands hommes, à cette déchéance du politique correspond la « soif d'exactitude et de franchise³² » propre à la modernité ; les mémoires corrigent les tendances à l'amplification épique, cependant que le roman exprime « l'esprit d'une époque et l'âme d'une génération³³ ». Seul un déplacement sans concession des perspectives peut rétablir une lisibilité des dynamiques et des logiques contemporaines.

Ce déplacement passe souvent, chez Vallès, par la carnavalisation généralisée³⁴ de l'écriture. Dans *Les Réfractaires*, la trajectoire de Poupelin esquisse une contre-histoire (une histoire contrefaite) du Second Empire. Poupelin n'est pas fait pour devenir un grand homme : certes sa petite taille n'est pas nécessairement un obstacle (Bonaparte lui-même...), mais il est affublé de bras trop courts, qui renvoient à son incapacité d'agir sur le réel, et son nom n'a rien d'encourageant : petite poupée ? poupon ?... Hélas, une lecture précocée de Plutarque amène ce petit bonhomme, comme autrefois la future Mme Roland, à vouloir se glisser dans la galerie des hommes illustres : « Au lieu d'engraisser des poules, il se mêla d'élever des aigles. Poupelin se fit le patron de la candidature de Louis-Napoléon Bonaparte³⁵. » Pour plus de

31. Proudhon, *Manuel du spéculateur à la Bourse* [1854], passage cité par J. Vallès, *L'Argent*, « Préface », *Œuvres, op. cit.*, p. 13. Et Vallès de conclure : « Devant l'homme d'argent, hommes d'État, de lettres et de guerre baissent leur plume et leur épée [...] L'argent pèse plus que le fer dans la balance de l'avenir » (p. 37 – la dernière formule fait allusion à l'épée de Brennus, et à la maxime de Blanqui : « Qui a du fer a du pain »).

32. J. Vallès, « Les Livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 6 septembre 1864, *Œuvres, op. cit.*, p. 383.

33. J. Vallès, « Les Romans nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 14 février 1864, *Œuvres, op. cit.*, p. 324.

34. Vallès explique la valeur pleinement historique de sa prédilection pour les excentriques ou les monstres : « J'y reviens souvent, mais l'histoire y reviendra aussi ; ils représentent toutes les hésitations, et les malheurs d'une société détraquée » (« La Rue », *La Rue*, 1^{er} juin 1867, premier numéro du journal, *Œuvres, op. cit.*, p. 937).

35. J. Vallès, *Les Réfractaires*, « Les Irréguliers de Paris », *Œuvres, op. cit.*, p. 177. Les références à cette œuvre, désormais intégrées dans le corps du texte, renverront à cette édition.

sûreté, l'aspirant héros devient son propre Plutarque, et rédige la chronique burlesque de son Iliade bonapartiste :

Les premiers feuillets de son portefeuille racontent comment il résistait à l'émeute dans les campagnes; on y constate tous les triomphes qu'il obtint avec les raclées qu'il reçut. Tel soir, à l'auberge du Cheval blanc, il terrassa sous ses arguments victorieux un pharmacien orléaniste; tel autre jour, on le relève, moulu, l'œil jaune et le nez enflé: un jacobin s'est assis dessus (p. 181).

Pour transmettre à la postérité certains épisodes non moins marquants mais plus pacifiques, Poupelin emprunte à d'autres genres, comme la tragédie, propre à rendre compte des entrevues avec les puissants: « C'est toujours à la première personne qu'il parle, se déplaçant, faisant des gestes, changeant sa voix » (p. 177). Cette micro-histoire grotesque est le double grimaçant de l'histoire officielle de la conquête bonapartiste, de même que le livre de Chaque *Mes campagnes en Grèce* (p. 189) dégrade l'épopée philhellène en un triste rossignol éditorial, que son auteur colporte inexorablement en tous lieux (p. 189)... Après le coup d'État, l'épopée de Poupelin s'éténue non dans une ellipse à la Flaubert, mais dans l'insignifiant: « Ce n'est plus le souffle ardent de la politique qui va tourner les pages [...] "Je certifie que M. Poupelin jouit d'un excellent appétit" » (p. 181 – le second volume des *Rougon-Macquart* s'intitulera, en 1871, *La Curée*).

Poupelin a lui-même de nombreux doubles caricaturaux dans les chroniques « rualistes³⁶ » de Vallès. Face au vide des temps, les excentriques reconstruisent à leur propre usage une histoire fantasmagorique, déconnectée :

Ils se comptent leurs mutuelles disgrâces et se racontent leurs campagnes.
[L'homme orange] croit en avoir fait, et des plus récentes. Il a même, sur la guerre de Crimée, des idées à lui, et, s'il faut l'en croire, Sébastopol n'est pas pris. Est-ce cela que nous prouvera son livre³⁷?

36. Sur ce point, je me permets de renvoyer à mon article « Jules Vallès, écrivain rualiste », *Romantisme*, « La Rue », n° 171, 2016/1, p. 65-73.

37. J. Vallès, « La Rue », "L'Homme orange", *La Rue, Œuvres, op. cit.*, p. 660.

UNE HISTOIRE PALIMPSESTE

Refoulée et recouverte par les discours de propagande, la réalité occultée de l'histoire contemporaine transparait néanmoins dans l'épaisseur du quotidien, et notamment dans la trajectoire de ces invisibles qu'oublie systématiquement l'engouement biographique propre à la période. Sous le Second Empire, les figures d'excentriques, familières à la petite presse dès la monarchie de Juillet, se politisent ; Vallès se défend de n'être que le chroniqueur pittoresque des tréteaux, le spécialiste incontesté de l'entre-sort – son entreprise relève d'une authentique ambition historiographique :

Ah ! je n'aurais pas parlé des monstres si j'avais pu viser plus haut ! Mais il était interdit de toucher à ceux qui conduisent le char, je courus à ceux que le char bouscule [...] Je me suis fait leur historien, de parti pris, et en écrivant leur histoire, j'esquissais peut-être un feuillet de l'histoire nouvelle³⁸.

Le journaliste s'intéresse notamment à l'histoire vue d'en bas, au retentissement des grands événements (ou supposés tels) dans la vie des obscurs, des petits, des sans-nom. Le jeune Laroche quitte l'atelier où il travaille comme apprenti lorsque l'insurrection républicaine de 1832 accule son patron à la faillite ; cette réorientation professionnelle forcée l'amène sur le champ de foire, où il manque d'être arrêté en 1835, pour avoir lancé un ballon de papier orné du slogan « Vive le roi ! » précisément le jour de l'attentat de Fieschi³⁹. D'autres destinées, plus tristes, inscrivent dans la chair des misérables une histoire contemporaine occultée. À Londres, Vallès rencontre une jeune prostituée française : « C'était la fille d'une blanchisseuse du quartier Latin, qui l'amena en 49 à Londres ; la mère est morte, la fille traîne⁴⁰. » La date indique indirectement les raisons sans doute politiques de cet exil – le père de l'enfant a-t-il été déporté après juin 1848 ? ou fusillé sur les barricades ?... Dans *L'Éducation sentimentale*, Rosanette, fille de canuts lyonnais, avoue avoir été acculée à la prostitution par la misère ; affrontant une situation comparable, Rosita, dans *Les Réfractaires*, s'est reconvertie en saltimbanque : « Elle prétendait n'être

38. J. Vallès, « Michel-Ange, Covielle et Rigolo », *Le Nain jaune*, 24 février 1867 [anniversaire de la révolution de Février], *Œuvres, op. cit.*, p. 922.

39. J. Vallès, « Les Saltimbanques », "Laroche", *La Rue, Œuvres, op. cit.*, p. 710-711.

40. J. Vallès, « Causerie », *L'Époque*, 6 septembre 1865, *Œuvres, op. cit.*, p. 546.

entrée qu'à vingt ans dans la banque, parce que l'ouvrage – ils étaient canuts de Lyon – leur avait manqué, et que le mari avait trouvé du pain en soulevant du fer⁴¹. »

Quant à la République assassinée, elle continue à hanter le présent sous la forme quasi-spectrale des veuves de martyrs. Françoise, éternelle fiancée de Bories, l'un des quatre sergents de La Rochelle, erre entre la Croix-Rouge et Vaugirard, un bouquet à la main – allégorie de la fidélité, amoureuse et politique, par-delà le temps et le tombeau⁴². Au cabaret Génin, on vient rendre hommage à Nina Lassave, la maîtresse de Fieschi, devenue l'épouse du patron : « Elle avait à son comptoir l'air d'une reine, une reine qui a une couronne de sang⁴³!... » Nina est l'envers républicain de cette Marie-Antoinette à laquelle s'intéressent volontiers écrivains et journalistes, tout comme Mme Roland, dont on réédite les *Mémoires*, trouve une émule populaire en la personne de Mme Gaux, libraire républicaine qui connut son heure de gloire en 1848 :

Elle se prenait pour Mme Roland, dans ce temps-là, et les belles heures de sa vie sonnèrent en ces jours d'agitation politique où tout le monde avait la tête et le cœur et l'air ! Elle trônait sous l'Odéon ; alors on savait ses attaches ; elle était quelqu'un pour tous ces jeunes gens qui se pressaient à sa boutique devant les brochures incendiaires, les journaux violents⁴⁴.

En s'intéressant à Françoise, Nina Lassave ou Mme Gaux, Vallès journaliste répare les oublis, rétablit les perspectives, fait ressurgir une histoire-palimpseste, sur un mode à la fois indicel, métaphorique et allégorique. L'écrivain désigne aussi les vides de l'historiographie, des pans entiers du passé définitivement engloutis faute de sources ; ainsi, le Velay, sa terre natale, est riche en « héros obscurs [...] qui n'ont point été récompensés par un mot de l'histoire, parce qu'ils ont eu toujours le courage taciturne⁴⁵ ! » Ces trous noirs

41. J. Vallès, « Le Bachelier géant », *Les Réfractaires*, *Œuvres, op. cit.*, p. 272. La dernière formule reprend, sur le mode blagueur, le célèbre axiome insurrectionnel de Blanqui : « Qui a du fer a du pain. »

42. J. Vallès, « La Rue », « De la Croix-Rouge à Vaugirard », *La Rue*, *Œuvres, op. cit.*, p. 663.

43. J. Vallès, « La Rue », « Autour du Panthéon », *La Rue*, *Œuvres, op. cit.*, p. 657. Tous les grands hommes (et femmes) ne sont pas au Panthéon...

44. J. Vallès, « Chronique parisienne », *La Situation*, 27 octobre 1867, *Œuvres, op. cit.*, p. 997. Vallès précise au sujet de Mme Gaux : « Pas un journal n'a annoncé sa disparition ! »

45. J. Vallès, « Mon pays », *La Situation*, 22 septembre 1867, *Œuvres, op. cit.*, p. 980.

de l'historiographie sont aussi de potentielles réserves insurrectionnelles, lesquelles, comme des volcans mal éteints, restent susceptibles de se réveiller :

Pays curieux que ce Velay, où les torrents ont fait les chemins et où les volcans grondent sous la neige! Race étrange, dont les fils portent tous au cœur un besoin terrible de liberté, et même l'instinct de révolte [...]
Je raconterai un jour l'histoire obscure et terrible de quelques-uns⁴⁶.

Quelques-uns – dont l'auteur lui-même, bien sûr. En ces temps où les chroniqueurs muselés se replient sur l'écriture du moi, voire le journal intime, Vallès ébauche, par miettes et par fragments, une autobiographie très politisée de la « génération 1848 » : « Il y a dans l'*Histoire* de Louis Blanc, en tête et comme frontispice du livre, une phrase que mes amis et moi nous aimions à redire, et dont nous nous faisons, conscrits austères, notre *Credo* républicain – quand il y avait une république⁴⁷! » Ce militantisme s'inscrit dans l'histoire de la jeunesse des Écoles – Vallès rappelle telle séance mémorable où fut chahuté, au collège de France, le cours du « renégat » Lerminier en 1849, ou celui de Sainte-Beuve en 1855⁴⁸. Ces manifestations républicaines s'articulent à une sensibilisation précoce à la question sociale, de la part d'un journaliste qui affirme se souvenir « de la Croix-Rousse⁴⁹ » ; l'hommage à Courbet a valeur programmatique :

C'était, je crois, en 1850. Nous nous promenions, quelques amis et moi (le plus vieux pouvait bien avoir dix-huit ans), à travers les galeries de l'Exposition. Tout d'un coup, nous nous arrêtâmes en face d'une toile qui, sur le livret, s'appelait les *Casseurs de pierres*, et qui était signée en lettres rouges : G. COURBET⁵⁰.

46. J. Vallès, « Les Livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 12 septembre 1864, *Œuvres, op. cit.*, p. 932.

Les métaphores de la montagne et du volcan ont une charge révolutionnaire toujours active sous le Second Empire (cf., dans ce volume, l'article d'Olivier Ritz).

47. J. Vallès, « Les Livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 6 septembre 1864, *Œuvres, op. cit.*, p. 381.

48. Épisodes respectivement évoqués dans « Chronique », *Le Présent*, 1^{er} septembre 1857, *Œuvres, op. cit.*, p. 62-63, et dans « Paris », *L'Événement*, 12 février 1866, *Œuvres, op. cit.*, p. 611.

49. J. Vallès, « Les Livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 14 février 1864, *Œuvres, op. cit.*, p. 325.

50. J. Vallès, « La servitude », « Courbet », *La Rue, Œuvres, op. cit.*, p. 823. Dans « Melancholia » (*Les Contemplations*, 1856), Victor Hugo oppose la misère d'un vieux casseur de pierre, ancien soldat des armées républicaines, et la morgue d'un capitaliste enrichi par la trahison et la concussion.

Et de rappeler les explosions qui, depuis, couvent sous le silence forcé de l'Empire (comme les volcans endormis sous les neiges du Velay?...): « Il y a dix ans, j'aurais poussé peut-être un cri de guerre, appelé aux armes, en traînant, comme au soir des révolutions, le cadavre des victimes, à la lueur de mes colères⁵¹. » Cette retraite obligée – *Deus nobis haec otia fecit*, persifle Vallès citant Virgile⁵² – renvoie à une histoire confisquée: dans « l'ennui mortel⁵³ » de l'Empire (l'adjectif est à prendre littéralement et dans tous les sens), les jeunes républicains, « ne sachant où donner de la tête ou du cœur⁵⁴ », s'affaissent dans un mutisme désespéré qui confine à l'autisme, voire à la folie. Brutalement exilée hors de sa propre histoire, amputée de sa mémoire et privée de toute possibilité d'action sur le monde contemporain, la génération 1848 développe des pathologies mentales allant de la dépression à la démence ou au suicide:

Le coup de maillet du 2 décembre!...

Oui, nous fûmes atteints comme le bœuf, au front; beaucoup en sont devenus fous. Toute une race en eut le cerveau troublé; écrivains, artistes et poètes. Avez-vous compté combien Charenton en a pris? Savez-vous combien le Père-Lachaise en tient?...

Le coup de maillet fêla ou aplatit les têtes; ils sentirent sous leurs crânes malades la pensée faiblir, la raison s'en aller⁵⁵...

« La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde⁵⁶. » Aux yeux de Vallès, la génération que le coup d'État surprit à vingt ans entretient un rap-

51. J. Vallès, *Les Réfractaires*, « Les Morts », *Œuvres, op. cit.*, p. 197.

52. « C'est à un Dieu que nous devons ces loisirs » (*Bucoliques*, I, 6). Auguste est aujourd'hui un César nabot renvoyant les républicains à une retraite aussi anticipée que peu champêtre...

53. J. Vallès, *L'Argent*, *Œuvres, op. cit.*, p. 9.

54. J. Vallès, « Les Livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 10 octobre 1864, *Œuvres, op. cit.*, p. 399.

55. J. Vallès, « Un chapitre inédit de l'histoire du Deux-Décembre », *Le Courrier de l'Intérieur*, 8 septembre 1868, *Œuvres, op. cit.*, p. 1076. Rapprochant la « génération 1848 » de ceux qui, comme Musset, subirent de plein fouet le désenchantement de 1830, Vallès écrivait quelques mois plus tôt: « Avez-vous compté tous ceux qui, désorientés par la défaite, ont depuis dix-sept ans croulé dans le ruisseau? Faut-il vous nommer les morts, les fous et les agonisants! » (« Lettres d'un irrégulier. Lettre à Ferragus », *Le Figaro*, 7 juin 1868, *Œuvres, op. cit.*, p. 1064.

56 Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer* [1873], « Délires I. Vierge folle », Paris, Gallimard, Folio, 1999, p. 188.

port traumatique avec l'histoire contemporaine. La censure condamne la presse, et dans une large mesure l'historiographie, à une occultation de la mémoire et à un refoulement des questions les plus pressantes – d'où, chez Vallès comme chez beaucoup de contemporains, des opérations de contournement à valeur stratégique mais aussi heuristique. Plus radicalement, Vallès cherche à trouser l'écran de faux-semblants légendaires et épiques dont la propagande tisse l'histoire du Second Empire, dévoilant une contre-histoire burlesque mais porteuse de tout un pan du social systématiquement occulté. Dans la vaste imposture des temps, l'histoire est à chercher ailleurs, dans le corps des invisibles, la vie des effacés, les silences obligés : comme la sorcière de Michelet, Clio réfractaire prend le maquis pour écrire l'histoire à l'envers. ∞

CORINNE SAMINADAYAR-PERRIN

Université Paul-Valéry, Montpellier 3/RIRRA 21